

# L' Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 FÉVRIER 1854.

No. 19.

## MICHEL-ANGE, OU LA RENAISSANCE DES ARTS.

C'en est fait : le luxe domine  
Et sur Rome et sur l'univers :  
Au sein de sa grandeur rencontrant la ruine,  
Rome tombe, et le monde est vengé de ses fers.  
Voyez ces hordes homicides  
Ces monstres, de carnage avides,  
Que vomit de son sein tout le Nord débordé :  
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,  
Ils portent partout le ravage,  
Et l'Occident est mondé.

Rome ! que de séaux s'unissent  
Pour t'accabler de toutes parts !  
Dans des fleuves de sang les nations périssent,  
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts :  
Là, sont des colonnes brisées,  
Ici, des voûtes écrasées,  
Là, des débris fumants des temples immortels ;  
Et tous leurs Dieux, perdus sous ces vastes décom-  
Dans le silence et dans les ombres, (bros,  
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles  
Entoure les hauts monuments ;  
Et les flancs d'une terre autrefois si fertiles,  
N'étaient pour moisson que d'affreux ossements.  
Abaisé au niveau de l'herbe,  
Rome au 1. at altier et superbe,  
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts.  
Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,  
Et son onde erre épouvantée  
Au sein de ces nouveaux déserts  
O Rome ! sort de tes ruines,  
Grande ombre ! renais à sa voix :  
Mais revire à jamais l'orgueil des sept colomes,  
Sois la reine du monde une seco, le li.  
Michel-Ange a dit : tout respire,  
L'airain, le marbre, le porphyre  
En colonne soudain s'élançant dans les airs ;  
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,  
Les rocs, sur les remparts d'Alcmène,  
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas et d'Apelle  
Tu surpasses tous leurs progrès,  
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire inmortelle,  
A de Vitruve encor connu tous les secrets.  
Sous ta touche ardente, enflammée,  
Ici, la toile est animée,  
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau ;  
Là, pour pleurer les arcs et les brillants portiques  
De ces bâtiments magnifiques  
Les Dieux naissent de ton ciseau.  
Quel est ce temple au dôme immense,  
Ce temple où tous les arts rivaux,  
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance,  
Épousaient sous les yeux leurs magiques travaux ?  
De Rome antique, altière idole,  
Tombe, ô fastueux capitole !  
Cède à la majesté de ce lieu solennel.  
Faux Dieux ! renversez-vous. Voici le sanctuaire  
Où dans sa grandeur solitaire,  
Réside à jamais l'Éternel.  
C'est ainsi que, par ce grand homme,  
Les talents furent ranimés ;  
Il fit lire à la fois, sur la moderne Rome

Les trois flambeaux des arts par ses mains illuminés :  
C'est par ses soins que l'Italie,  
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,  
De l'univers encore a conquis les regards  
Aux grands triomphes destinée,  
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne  
De ses feux les plus éclatants,  
Toi, que les Arts ont ceint d'une triple couronne  
Que ne pourrait détruire les outrages du temps ;  
Vois, vois ta patrie explorée  
Payer à ton ombre sacrée  
L'honorable tribut de son long souvenir (1) ;  
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,  
Et, planant par de là les ages,  
Embrasse tout ton avenir !

*Chénedollé.*

[1] Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans, à Florence, en l'honneur de Michel-Ange.

## UNE NUIT DANS UNE FORÊT.

Je me trouvais un soir dans une forêt où  
J'avais marché presque tout le jour. Fatigué  
de mon excursion, je me décidai à y  
passer la nuit. Je choisis pour cela un en-  
foncement bordé par un rocher, du haut  
duquel une rivière se précipitait, à quel-  
ques pas de moi, dans un bassin peu pro-  
fond. L'eau, en tombant, faisait entendre  
un bruit monotone et qui me paraissait  
effrayant au milieu du silence des bois.

La nuit était venue ; la lune et l'innom-  
brable armée des étoiles brillaient dans le  
firmament. Ce bruit de l'eau à la surface  
de laquelle les poissons venaient se jouer,  
cette solitude qui m'entourait, ces astres  
jetés dans l'espace, tout cela faisait sur  
mon âme une impression indéfinissable.

Qu'elle est inconcevable cette immen-  
sité, me disais-je ! Tous ces mondes que  
j'ai vu sont à des distances incommen-  
surables ; plus loin il y en a que je ne  
vois pas ; les étoiles les plus éloignées de  
moi laissent encore derrière elles l'im-  
mense : car il serait absurde de supposer  
l'espace borné par une barrière, au delà de  
laquelle serait le néant. Et qui donc habite  
l'immensité !—Celui qui est immense  
et qui l'est nécessairement : Dieu. Il rem-  
plit tout l'espace qui s'offre à mes regards,  
et tout celui où ma pensée pénètre sans  
le comprendre. Que je suis petit devant  
un Dieu si grand ! Et cependant, malgré  
mon néant, il me comble de ses dons, il  
se donne lui-même à moi.

Absorbé dans ces réflexions, je m'ap-  
puyai sur un arbre renversé, et je fus

saisis d'une véritable frayeur, en pen-  
sant à l'audace de tant d'hommes qui ne  
craignent pas d'outrager un Dieu si bon,  
mais en même temps si puissant et si ter-  
rible : je me demandais pourquoi Dieu  
n'anéantit pas les hommes en punition  
de tant de crimes. Je cherchais depuis  
quelque temps une réponse, lorsque le  
sommeil me surprit.

Cet accident n'arrêta pas le cours de  
mes pensées ; j'eus au contraire une vi-  
sion qui m'expliqua ce que je voulais  
savoir.

Je me trouvais tout-à-coup transporté  
dans un pays inconnu, sur une mon-  
tagne d'où je découvris une grande  
étendue de pays.

Et je vis des hommes qui travaillaient  
avec ardeur à rendre fertiles des terres in-  
grates, et ces hommes priaient et faisaient  
de grandes pénitences.

J'en vis d'autres qui rénovaient autour  
d'eux les enfants pauvres, qui les instrui-  
saient et leur apprenaient la vertu.

Et je vis des femmes qui cherchaient  
les malades, qui les consolait et leur  
donnaient des soins. J'en vis encore un  
grand nombre d'autres : tous priaient et  
faisaient pénitence.

Bientôt un autre tableau se déroula à  
mes yeux. C'était un pays habité par des  
hommes à l'air féroce et aux mœurs sa-  
ruches.

Et je vis là des étrangers, armés d'une  
croix, bravant les sauvages et leur féroci-  
té, prêchant la doctrine du Christ au pé-  
ril de leur vie, et jetant les semences de  
la civilisation sur la terre de la barbarie.  
Et une voix intérieure me dit :

“ Toutes ces personnes que tu viens de  
voir constituent les différents ordres re-  
ligieux. C'est à cause d'eux que Dieu  
épargne les hommes : il exige du genre  
humain une certaine mesure de satisfac-  
tions et de prières, et ce sont les religieux  
qui s'acquittent de ce devoir. Par leurs  
prières ils désarment la colère de Dieu,  
par leurs pénitences ils satisfont à sa jus-  
tice et attirent sa miséricorde sur les  
pêcheurs. ”

Cette voix fit sur moi une grande im-  
pression. Eh quoi, me dis-je, ces bons  
religieux, si décriés, sont donc les sau-